Écritures, activités d'un poète-pasteur hongrois de la fin du XVIIIe siècle[1]

Anna KESZEG

En 1938, dans une revue transylvaine d'histoire, un certain Károly Rass publie un article sur l'autobiographie de János Gyöngyössi (1741-1818) (Rass 1938 : 281-290), poète mineur hongrois de la fin du XVIIIe siècle, pasteur à Újtorda (Turda Nouă), une des deux paroisses de la ville de Torda (Turda)[2]. Le petit livre noir se trouve à l'époque dans la bibliothèque de l'évêque réformé de la Transylvanie, Imre Révész (1889-1967). Le texte ne suscite l'intérêt ni des historiens, ni des littéraires, car János Gyöngyössi ne fait pas partie du canon officiel de la littérature hongroise[3] et ne contribue même pas à la genèse d'une tendance reconnue de celui-ci. À la fin du XVIIIe siècle, dans le contexte d'une vie littéraire qui tendait vers la naissance du registre autonome du phénomène littéraire et de la langue littéraire hongroise, la pratique poétique fortement liée aux occasions offertes par les cours nobiliaires transylvaines et aux événements majeurs d'une petite collectivité de fidèles représentée par Gyöngyössi, ne correspondait pas aux

[1] Ce travail fait partie d'une enquête sur la relation écriture et action menée au sein du Groupe de Recheches Interdisciplinaires sur l'Histoire du Littéraire. Je tiens à remercier Christian Jouhaud pour toute son aide. Mon travail doit beaucoup aux discussions avec Dinah Ribard et Nicolas Schapira.

[2] La ville de Torda était centre du comitat de Torda jusqu'en 1950. Jusqu'en 1759, pendant 400 ans, on y organisait 122 conseils d'Etat. Au début du XIVe siècle deux unités paroissiales se séparent au sein de la ville, celle de Újtorda et celle de Ótorda. Pendant le XVI-XVIIe siècle, Újtorda était complètement dévastée dans les guerres contre les turques et les Habsbourg. En 1619 le voïvode Gábor Bethlen fait peupler la ville par 200 de ses gardes. La population de la ville est dans cette période majoritairement hongroise, parmi les autres nations se trouvent Roumains, Allemands, Juifs et Tziganes. Du point de vue de l'appartenance religieuse, dans cette période, la population de la ville se compose de catholiques, de réformés, d'unitariens, de luthériens, d'orthodoxes et de catholiques byzantins. En 1568, pendant le gouvernement de Jean Sigmund à l'assemblée législative de Torda on proclame la liberté de la pratique des quatre religions (la religion catholique, luthérienne, réformée et unitarienne). Le lycée unitarien fondé en 1568 est l'institution d'enseignement de plus haut niveau dans la ville. C'est dans cet établissement qu'en 1713 György Ferenczi fond une troupe de théâtre qui déménage plus tard à Kolozsvár. À partir des années 1800, naissent à Torda les institutions spécifiques de la vie culturelle : un des premiers casinos du temps en 1833 et en 1844 l'Association des Femmes – Lectrices présidée par Madame Miklós Thoroczkay. En 1877 on fond la première revue de la ville intitulée „Haladás" („Progrès") qui s'adressait à un public d'artisans. Pour cette présentation cf. Orbán 1889.

[3] Le cadre de cet article ne me permet pas de présenter en détail l'histoire de la réception de János Gyöngyössi qui pourrait être intéressante du point de vue d'une sociologie historique du champ littéraire hongrois. Je me contente de signaler que c'est Ferenc Kazinczy (1759-1831) qui fait le plus pour discréditer Gyöngyössi comme poète et ce sont ces disciples, et en particulier Ferenc Toldy (1805-1875), l'auteur de l'histoire académique de la littérature hongroise, qui instaurent le canon officiel et légitime de la celle-ci (Toldy 1987). Le but de cette analyse n'étant pas une analyse des stratégies scripturaires et institutionnelles de cet auteur et de sa relation à Kazinczy, je donne comme référence un livre récent qui réalise la synthèse de l'état des questions en ce domaine – Dávidházi 2004.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

attentes des détenteurs du pouvoir symbolique des milieux littéraires. À la reconsidération tardive de la figure de Gyöngyössi ont contribué l'histoire ecclésiastique de la fin du XIX^e^ siècle qui a gardé le souvenir d'un pasteur idéalement intégré dans la collectivité de ses fidèles et la redécouverte des tendances poétiques marginales de la littérature hongroise par les poètes des années 1960 (Csanádi 1966 ; Weöres 1982 : 173-180). Malgré quelques rares passages des monographies littéraires de l'époque, Gyöngyössi reste le représentant d'un courant régressif de la poésie hongroise caractérisé par la pratique des léonins[4]. Après trois années d'attention portée à la figure de János Gyöngyössi, j'ai découvert son autobiographie en octobre 2004 dans la bibliothèque du Séminaire Théologique Réformé de Cluj-Napoca – grâce à un bibliothécaire qui ignorait l'identité de l'auteur du manuscrit. Cette source curieusement conservée sans aucun lien avec les autres textes de l'auteur, et dans une bibliothèque où on ne garde pas des fonds anciens, s'intégrait pour moi à la problématique du statut social du protagoniste en question. De là surgissait la nécessité d'un travail défini par une question d'histoire sociale et par un objet d'histoire culturelle. L'analyse de cette source va se présenter dans cet article sous la forme d'une élaboration systématique de la problématique, au fur et à mesure d'un travail sur et avec le texte. Je commencerai d'abord par deux essais de contextualisation, celui du cas et celui de la méthodologie employée, afin que ces deux problématiques soient reconsidérées dans la partie finale de cet article[5].

Eléments sur une vie de pasteur transylvain

Si on effectue une analyse comparative des occurrences du nom de Gyöngyössi tant dans l'historiographie littéraire que dans les sources portant sur le personnage, on est surpris par sa classification comme « poète » dans le premier type de texte qui résonne étrangement dans le contexte d'une carrière sociale de pasteur, attestée par le second. Dans la suite je travaillerai contre cette « littérarisation » du parcours de cet acteur.

Je commence par ce que disent les sources les plus proches de Gyöngyössi. Il voit le jour le 4 novembre 1741 à Kraszna (Crasna)[6] où son père était pasteur réformé. Dans les deux branches de la famille, il y a une tradition du pastorat : l'autobiographie mentionne que la famille du père compte déjà plus de trois générations de pasteurs (les filles se mariant avec des ecclésiastiques réformés) et la famille de la mère est celle de

[4] Le terme a une définition différente dans l'hongrois et le français. Dans le Robert on trouve une telle définition : léonin se dit d'un vers dont les deux hémistiches riment ensemble. Dans la versification hongroise, qui permet la composition de vers métriques fondés sur la quantité prosodique des syllabes et des vers syllabiques fondés sur l'accentuation des syllabes, le léonin est un type de versification écrit en vers métriques employant aussi des rimes. Le léonin a provoqué un grand débat à cause de sa nature mixte : les rimes, liées à la tradition des vers syllabiques populaires, dans l'acception de la poétique classiciste, ne sont pas utilisables dans les vers métriques.

[5] Les numéros de pages se réfèrent au manuscrit de l'autobiographie.

[6] Dans le texte de cet article, j'emploie les noms géographiques hongrois malgré leur nom officiel roumain d'aujourd'hui. J'ai opté pour ces versions parce que c'étaient les formes employées pendant le XVIII^e^ siècle. Dans le cas des premières occurrences, j'ai retenu le nom roumain actuel. J'ai gardé les noms roumains dans les cas où mes propos renvoyaient à la situation actuelle.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

l'ancien évêque[7] réformé de Kolozsvár (Cluj-Napoca), Ferenc Soós. En 1742 le père meurt, la famille se sépare : la mère se remarie en 1750 et part avec son mari à Telegd (Tileagd) et le jeune János est élevé par sa grand-mère maternelle. Dans cette famille à forte tradition ecclésiastique, le choix de la carrière ne se pose presque pas pour Gyöngyössi. Il rejoint le séminaire théologique de Kolozsvár en 1749 et devient pasteur réformé comme presque tous les membres masculins de la famille. En 1767 il part pour le grand voyage d'études de sa vie à l'université de Leyde. Il s'agit d'une pratique répandue à l'époque qui, pour Gyöngyössi, devient un problème d'ordre matériel. L'un de ses professeurs lui propose de rédiger un traité philosophique en latin qu'il soutient devant quelques nobles pour prouver ses mérites. Il part ainsi à Leyde avec la somme qu'on lui accorde. Il rentre en Transylvanie en 1771 pensant obtenir la charge de pasteur de Alsórákos (Racoşul de Jos), emploi qui lui est offert grâce à l'aide d'un jeune noble et ancien camarade, Elek Kendeffi. Avant d'occuper cette place, il fait un voyage à Kolozsvár et s'arrête dans la ville de Torda où il a l'occasion de remplacer à un enterrement le vieux pasteur réformé de la paroisse de Újtorda. Il célèbre les premières funérailles de sa vie et les fidèles, impressionnés par sa conduite, l'invitent à Újtorda comme vicaire. Il devient pasteur de cette paroisse en 1774. Ses moyens d'existence étant assurés à partir de 1775, il se marie, presque contraint d'enlever sa femme, fille cadette de la famille. Ils ont ensemble quatre ou cinq enfants. Le fils aîné endette plusieurs fois son père et l'une des filles, selon les souvenirs de Kazinczy, pratique la poésie et récite les vers des poètes renommés de l'époque.

En 1780, on publie pour la première fois des vers de Gyöngyössi dans la revue *Magyar Hírmondó.* En 1790, Ádám Horváth l'invite à contribuer à une revue littéraire fondée par Kazinczy. La même année, le deuxième rédacteur en chef de la première revue, Sándor Szacsvay, édite ses vers à Vienne, et en 1802, les mêmes poèmes sont republiés à Pest, suivis d'un deuxième volume en 1803. Pendant cette période, le pasteur de Újtorda est de plus en plus malade, une maladie de la gorge considérée comme professionnelle. Gyöngyössi ne quitte pas la paroisse de Torda malgré plusieurs invitations reçues des communautés réformées transylvaines ou hongroises. Il meurt à Újtorda le 15 mars 1818. Dans les rapports des visites épiscopales, il est l'un des rares pasteurs contre lesquels les fidèles n'énoncent pas de plaintes (il y est condamné une seule fois, pour avoir porté lors de la liturgie un manteau et des chaussettes sous sa soutane à cause du froid)[8].

Les sources ecclésiastiques liées à son nom, la grande correspondance qu'il entretenait avec les centres administratifs de l'église réformée, peuvent difficilement rendre visible la figure de Gyöngyössi comme homme de lettres. Le seul indice qu'on ait sur le fait qu'il ne gardait pas le secret sur ses talents poétiques pendant l'accomplissement de ses tâches de pasteur est qu'il intégrait souvent ses vers au service divin. À l'occasion de la mort de l'impératrice Marie Thérèse en 1780, il récite ainsi ses

[7] À l'époque, la Transylvanie constituait un seul district ecclésiastique dont le centre était Kolozsvár. Le district se composait de 20 diocèses parmi lesquels le diocèse de Nagyenyed (Aiud) auquel appartenait la ville de Torda. Ce diocèse existe jusqu'en 1968.

[8] Archives de l'Eglise Réformée de Transylvanie. Evêché de Nagyenyed. Armoire ¼ b, Procès verbal de la visitation de l'année 1788.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

léonins après le commentaire du passage biblique et on chante même un psaume dont il recompose les vers pour l'occasion.

Ce récit de vie contient plusieurs éléments problématiques. Pourquoi était-il nécessaire pour cet acteur social de partir à l'étranger ? Quel était son rapport au statut d'étudiant étranger ? Ressentait-il quelque chose de la frustration et surproduction des intellectuels caractéristique de l'époque ? Gyöngyössi ne se sert pas de ses expériences à l'étranger pour trouver un emploi et en plus, il n'y a aucune continuité entre son savoir acquis à l'étranger et les tâches qu'il accomplit plus tard. Certains éléments de ce sur-savoir passent certes dans les poèmes sous la forme d'allusions savantes et de notes de bas de page chargées de références culturelles. Mais la question «à quoi ça sert?» est difficile à écarter. L'autre point problématique concerne la relation de Gyöngyössi avec multiples groupes sociaux au contact desquels il vivait. Comment faisait-il usage de son statut de pasteur et de ses compétences de poète et comment les articulait-il dans ses rapports avec les membres de sa famille, les personnes constituant son public, les «jeunes savants» littéraires de l'époque, les fidèles de sa paroisse ? Quels sont les facteurs qui l'ont déterminé à sortir ses textes de leur contexte initial de publicité ?

Manières de faire : tour d'horizon d'une problématique statutaire

Dans l'horizon des questions posées auparavant, il me semble que se présentent deux possibilités de questionnement[9]. D'un côté, on peut prendre au sérieux le texte autobiographique dans le contexte d'une histoire sociale de l'autonomisation du statut d'écrivain. De ce point de vue, je peux m'appuyer sur une histoire de la naissance du concept moderne d'écrivain, sur une histoire des conditions matérielles de la vie des hommes de lettres, sur une sociologie du champ littéraire intéressée par la perception des positions et des parcours d'agents dans le champ. D'un côté, en prenant au sérieux la nature scripturaire de la source dans une perspective d'histoire culturelle, le *diarium* peut être rattache à une histoire de la relation de l'agent à l'histoire des pratiques d'écriture, à l'histoire des albums de pérégrination et aux recherches sur l'histoire des écritures autobiographiques, dans ce cas étant envisagé comme récit de vie conçu comme écriture ordinaire. Les deux directions se combinent pour moi au sein du questionnement identitaire. De là – un changement de perspective.

En traitant le texte comme un certain type de pratique d'écriture ayant une historicité à part, la question n'est plus de savoir comment un poète-pasteur du XVIII^{e} siècle écrit une autobiographie, mais comment il rend compte de son statut de poète, pasteur, père etc. dans ce discours typique. En détachant la classification de l'action d'écriture et la classification de l'acteur comme poète, je rejoins les travaux qui abordent des textes littéraires en termes d'action sociale[10]. Pour concevoir la relation de l'écriture et de l'action, il existait un modèle philosophique imposé par la théorie des actes de langage et de la performativité de la parole. C'est cette prémisse qui était

[9] À cause des limites matériaux de cet article dans la suite je me contente d'indiquer quelques directions de recherches qui ont une littérature très développée, sans faire référence aux travaux en question.

[10] Les lignes suivantes sont inspirées des travaux du Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur l'Histoire du Littéraire (GRIHL) dont les séminaires à l'EHESS portent depuis quelques années sur les relations d'écriture et action.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

adoptée par la théorie du pacte autobiographique. Cette perspective austinienne s'adapte à un type spécifique d'acte de langage qui, soit bénéficie d'une nuance rituelle, soit se fixe dans l'immédiateté d'une situation. L'identification d'un texte avec une action sociale diffère de cette affirmation dans le rapport temporel qui existe entre la parole (le texte) et l'action. Pour la théorie de la performativité, il y a un rituel, un sens commun donné d'avance, de là une interprétation à rebours qui permet l'entrecroisement des deux registres : des textes et des faits.

En envisageant le texte comme action sociale, on traite l'écriture comme lieu où s'opère la possibilité du façonnage de soi, du changement du statut de l'acteur, et peut s'observer pour le moins le rôle joué dans les événements. Les textes disciplinairement littéraires ou non sont littéraires de ce point de vue : ils permettent la fictionnalisation « en vrai » des éléments existants. Écriture et action existent, partagent une temporalité et une spatialité identiques. L'activité d'homme de lettres retravaille le sens et la disposition d'autres formes d'action en permettant une mise en scène de toute une série de jeux avec ces nuances.

Pour donner quelques éléments de la tradition d'une telle définition des textes littéraires, je me rapporte au contexte d'origine de la définition, le livre de 1985 de Christian Jouhaud sur les Mazarinades: « le but n'est plus d'exposer et de commenter ce qu'a transmis un auteur à travers une écriture, mais ce que *fait* cette écriture, quelles fonctions et quels effets elle a. Comment s'opère sa mise en action, c'est-à-dire sa *mise en texte*, à la limite comparable à la mise en scène pour une pièce de théâtre » (Jouhaud 1985 : 39). Cette grille d'analyse était adaptée à un type de textes spécifique, les mazarinades, dont le fonctionnement demandait une telle approche. Le particulier devenait exemplaire dans un certain nombre de recherches où le terme d'action et celui d'identité sociale s'entrecroisaient dans l'analyse des textes. En ce qui concerne la prémisse méthodologique portant sur le concept de gens de lettres, je cite un ouvrage plus récent du même auteur : « Ces littérateurs sont observés en tant qu'acteurs sociaux à l'identité définie par une activité spécifique : la production et la publication d'écrits de formes diverses – dont l'assemblage à la fois symbolique et pédagogique, construira plus tard le monument imaginaire appelé littérature » (Jouhaud 2000 : 9). Les deux hypothèses, de l'identification des textes aux actions sociales et de l'identification du statut d'écrivain à l'activité de production et de publication, reviennent dans l'étude de Nicolas Schapira sur Valentin Conrart (Schapira 2003). L'auteur rassemble les différents aspects du statut social de Conrart et les donne à lire à partir d'une activité d'écriture manifestée dans une œuvre inhabituelle : la production de textes littéraires grâce à une notoriété d'homme de lettres gagnée par le recopiage et la sélection.

Le travail sur l'autobiographie de Gyöngyössi, un texte qui n'a jamais été publié et dont les indices concernant ses destinataires restent bien vagues, pose la question suivante : pourquoi ce texte dessine-t-il le portrait de l'homme plutôt en pasteur qu'en poète ? Quels sont les moments du récit où il favorise l'un plutôt que l'autre et qu'est-ce qu'impliquent ces choix? Quel rapport existe-t-il dans ce cas entre les pratiques d'écriture publiques et les pratiques d'écriture privées ?

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

Formes d'écriture

Les documents signés par János Gyöngyössi constituent un corpus de textes de nature diverse: lettres personnelles et administratives, procès-verbaux des rencontres paroissiales, méditations théologico-philosophiques, poèmes et oraisons. Cette constellation de genres divers intégrés à la même structure de vie s'explique par le statut social de l'acteur en question : l'éducation de Gyöngyössi et la charge à laquelle elle avait abouti n'intègrent pas simplement, mais imposent certaines de ces pratiques. La catégorie des poèmes est la seule qui peut paraître bizarre du point de vue du statut. En ce qui les concerne, j'avance, avant des analyses minutieuses, le constat issu d'une simple lecture : suite à l'enseignement poétique reçu au collège réformé, Gyöngyössi commence à écrire des poèmes et à se poser des questions de versification sans avoir conscience de leur importance culturelle et littéraire, il les prend comme exercices rhétoriques pour un esprit cultivé. Le séminaire théologique, en ce temps-là, était à la fois une école de rhétorique et de théologie, on y enseignait des pratiques de composition permettant aux futurs pasteurs d'apprendre des modèles de conduites textuelles dignes d'un ecclésiastique. Cette conscience d'un travail plutôt *ars* que création présente dans les poétiques de la renaissance et de l'âge baroque, reste une forte composante de ses vers plus tard aussi. Gyöngyössi dépasse sur un certain point ses camarades : il n'apprend pas seulement les règles de versification telles qu'on les lui présente, mais il les repense et les combine pour aboutir à un degré toujours plus grand de difficulté. Mais, savoir s'il regarde en poète ces essais, ou à partir de quand il commence à les regarder en tant que poète, restent des questions à poser. Le *diarium* s'intègre dans un corpus d'écritures composé par les *discours oratoires*, les *lettres administratives et missives* représentant un corpus d'environ cent lettres, *cinq cahiers* conservés dans les fonds de la paroisse réformée de Újtorda contenant les procès-verbaux des conseils paroissiaux, des *Protocollum Consistorii* et des comptes rendus des événements importants de la vie de la paroisse, par deux volumes de *poésies*, des *poèmes* gardés dans des recueils regroupant des textes occasionnels des différents poètes locaux de l'époque, et enfin les deux *introductions* du poète aux recueils de ses poésies. L'écriture de Gyöngyössi applique à la pratique de plusieurs genres des compétences très divergentes. Dans chaque cas, la rédaction du texte est intégrée au processus de leur évaluation sinon financière, du moins utilitaire.

La comptabilité du vécu. L'autobiographie de János Gyöngyössi

Matérialité de la source. Le texte de l'autobiographie se présente sous la forme d'un récit continu commençant sur la troisième page et s'étendant sans interruption jusqu'à la page 114 d'un cahier de 308 pages. En bas de la 114^{e} page, l'écriture s'interrompt sans aucune raison envisageable, au milieu d'un mot. Entre les pages 114 et 115 il n'y a pas de trace de déchirement. À partir de la page 284, l'écriture recommence avec plusieurs sortes d'écritures ordinaires en débutant avec une liste des poésies de Gyöngyössi et des sommes qu'on lui payait pour leur composition. La liste s'arrête avec l'année 1803, c'est-à-dire avec la publication du dernier recueil des vers du poète par les frères Kilián. Les pages 291-295 contiennent différents vers recopiés à partir d'un original latin et français : il s'agit des textes des socles des statues

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

parisiennes. Gyöngyössi note l'emplacement exacte des vers, mais il m'est impossible de les lier à un séjour réel du copiste dans la capitale française. À partir de la page 296 jusqu'à 298 une nouvelle liste s'établit : cette fois-ci celle des oraisons funèbres classées selon la chronologie, le défunt, le payeur, la désignation du lieu et le montant du payement. Le dernier texte noté date de 1813, fait qui rend encore plus incompréhensible l'arrêt brusque du récit lui-même. Si la main qui continuait la rédaction des listes utilisait le même support pour le faire, pourquoi n'a-t-elle pas continué la narration de la vie après les années 1790 ? Deuxièmement il est surprenant que la liste des poésies citées s'arrête en 1803, bien que le possesseur utilise le volume après cette date également[11]. Les pages 303 et 304 sont laissées vides, sauf qu'au début de la 303^{e} Gyöngyössi note la dette d'un ami envers lui et l'efface plus tard. Les pages 305-306, 307-308 ont été arrachées du cahier. À la fin extrême du volume, sur le verso de la couverture finale sont notées les dépenses et les revenus de la période passée à Leyde dans un tableau mentionnant deux types de ressources. En ce qui concerne le récit lui-même, c'est la même écriture qui rédige le texte entier : les corrections, les ratures du texte sont faites par la même main, même si, parfois on peut observer une différence d'encre[12].

Nature du texte. Le *diarium* se présente comme un texte très peu rhétorisé, fait étrange surtout si on considère son auteur comme ayant statut de poète, et il rend bien compte d'une existence dans le social : l'auteur expose ses réalisations et ses échecs aux yeux d'un public aux contours vagues. L'une des particularités du texte au niveau du contenu est la référence fréquente aux questions d'argent. La narration s'organise selon les étapes de la vie de l'auteur, le regroupement thématique des événements impose très rarement un saut dans le temps. Au niveau de la structure, le récit commence par la reconstruction plus au moins complète de la généalogie de l'auteur jusqu'à la troisième génération d'aïeux, tant de la branche maternelle que de la branche paternelle. Jusqu'à la onzième page, où commence le récit de voyage vers Leyde commence, on a la narration des années de jeunesse d'un «je» qui s'affirme identiquement comme sujet des actions relatées. Le voyage et le séjour sont relatés en 80 pages correspondant au tiers du texte entier. Dans cette partie imposante, la description de l'existence estudiantine à Leyde n'occupe que deux pages. Gyöngyössi la construit comme exercice d'apprentissage qui n'est pas jugée dans les termes d'un effort psychologique d'intégration, point de vue d'ailleurs absent du texte entier. Après le voyage commence la présentation de l'année passée à Kolozsvár et à Alsórákos. À partir de la page 88 et jusqu'à la fin, la narration se tourne ensuite vers les événements de la vie paroissiale à Újtorda avec des passages portant sur la solidification du statut de vicaire de l'auteur en statut de pasteur, sur quelques invitations reçues de la part d'autres communautés, sur la parution de ses vers et ses oraisons et sur son mariage, la naissance de ses enfants, le

[11] Il y a une seule référence faite à un texte postérieur à 1803 daté de 1811. Cf. p. 284.

[12] Ce changement d'encre marque l'histoire du récit aussi. Gyöngyössi change l'encre entre les pages 24 et 84. Cette partie du texte est partiellement détruite : il s'agit des pages aux trois quarts illisibles à cause d'une moisissure qui a attaqué les coins de droite en haut du volume. La partie concernée est la narration du voyage pour l'université de Leyde, mais la faible visibilité du texte permet la reconstitution de l'itinéraire. Selon le bibliothécaire qui m'a donné le texte, il y a quelques années on avait essayé une rénovation et restauration du manuscrit qui ne pouvait avoir aucun effet sur ce type d'altération.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

dernier événement datant de 1790. La graphie du texte attire l'attention sur un seul événement: le moment du départ à Leyde. Si le récit commençait par l'affirmation forte de «Moi, János Gyöngyössi», il reprend la même formule à la page 11, au moment du début du voyage, cette fois accentuée par le grossissement des lettres. De la sorte, le texte érige cet événement en fait constitutif et structurant de la vie de l'auteur.

Datation et temporalité. La datation de l'écriture n'est pas évidente, même si parfois on en trouve des indices très clairs. L'un des faits qui s'imposent par leur évidence est que Gyöngyössi a rédigé son texte après 1790 (puisque, à la page 111, il fait référence à son recueil de poésies parues en 1790), mais avant 1802. Cette affirmation concerne le récit lui-même, laissant de côté les listes finales dont l'étendue temporelle remonte pour les poésies à la période d'avant 1767 – les années d'études au collège –, la prise des notes commence en 1792, et dure jusqu'en 1803 et pour les oraisons en 1788 et jusqu'en 1813 (les pages suivantes ayant été arrachées, cette date n'est pas sûre). Dans ma vision, l'année 1767 semble être non seulement le principe de structuration du récit, mais aussi le moment de la rédaction du texte qui concerne cette année-là. Je ne peux pas m'expliquer autrement les détails minutieux que le poète retient pour les étapes du voyage – les heures des arrêts, les personnes rencontrées dans de divers endroits – que par la proximité de l'acte d'écriture avec les événements. Bien sûr, on peut poser encore comme hypothèse la possibilité d'une prise de notes transformées plus tard en récit continu. Le rythme de l'écriture s'organise de la sorte : aux vingt-six années de l'enfance et des études au collège correspond un récit de huit pages, au mois et demi passé en voyage un récit de soixante-douze pages, quatre pages et demi aux trois années passées à Leyde et au retour en Transylvanie. Pour la suite, il relate dans une page l'année passée entre Kolozsvár et Alsórákos, les événements des vingt-cinq dernières pages ayant une étendue temporelle de dix-huit ans. À cette période de cinquante ans correspondent donc les 114 pages qui constituent le récit lui-même.

Ce travail sur le rythme de la narration rapporté à l'étendue des actions dans le temps, tel que l'a pratiqué Genette (1972) pour mesurer la durée dans le roman proustien, dans ce cas sert à un autre type d'analyse : le questionnement sur le rapport du scripteur au temps[13]. Le scripteur allonge le récit qu'il fait d'une courte période où les actions changent alors qu'il resserre la narration des longues durées pour les structures répétitives. Le voyage en Europe centrale et de l'ouest reste la grande expérience de sa vie, mais paradoxalement non pas au niveau de l'acquis d'un savoir professionnel, même si cet aspect aussi y est présent, mais plutôt à celui d'une expérimentation d'un rapport spécifique à l'espace parcouru et au déplacement[14]. Le passage d'un lieu à l'autre offre au voyageur l'expérience des activités quotidiennes, rendues singulières par les conditions de leur exercice. Pour chaque événement du voyage correspond dans le récit un rapport entre temps, espace et argent. Avant 1767, le temps est structuré par la référence succincte aux tragédies familiales (la mort de son père, l'histoire de son orphelinat) et dès son âge scolaire par son cursus. Les vingt ans d'après le voyage se structurent dans le récit selon la même logique autour des

[13] Un travail de ce genre était réalisé par Christian Jouhaud sur un fragment des *Mémoires de Marie Dubois. http://www.ehess.fr/centres/grihl/Textes/Jouhaud%20Ch/Terrain%20(avril%202003).htm*

[14] Cette affirmation fait écho aux recherches sur l'histoire de la pérégrination des étudiants transylvains à l'époque moderne (Jankovics et alii 1980).

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

événements importants du point de vue du succès social : les changements d'emploi et de leur lieu, le mariage, la naissance des enfants, le changement du montant du salaire, l'augmentation de ses ressources et de ses propriétés, la publication des vers, le rapport aux gens. Le passage d'un ensemble thématique à l'autre, d'un aspect des activités de l'acteur à un autre est très brusque, mais c'est justement ce rythme saccadé des sujets changeants qui donne au texte un effet de réel : l'auteur raconte des faits de même ordre qui le préoccupent de la même manière.

Pacte d'écriture. Bien que – avec le terme résolument littéraire de «pacte d'écriture» – je ne cherche pas la reconstruction de l'intentionnalité du poète, je pose la question bien différente de la finalité de l'autobiographie : à quoi ce texte servait-il pour son auteur ? Est-ce qu'il envisageait sa publication ? Quelle place accordait-il au sein du récit au regard d'autrui ? Quel genre de public envisageait-il au moment de l'écriture ? Le traitait-il dans le régime de ses textes littéraires ou dans celui de ses textes ecclésiastiques, administratifs ? Tout d'abord, je dois mentionner la ressemblance entre la nature de ce récit et les autres textes narratifs rédigés : les comptes rendus des événements paroissiaux, les narrations succinctes de la vie de Újtorda. Ce modèle scripturaire influence presque complètement l'usage du texte, les différences se présentant au niveau des procédés de légitimation. À part ces écrits, quelle relation peut-on établir entre les poésies et l'autobiographie ?

La temporalité du texte démontre que Gyöngyössi veut prouver quelque chose par son récit: sa réussite sociale et les difficultés de celle-ci. Le regard d'autrui y figure comme source d'approbation pour le narrateur, pour attester la valeur de ses actes. Selon ce régime argumentatif, les termes comme modestie jouée, remaniement de l'ego, construction du soi sont sans importance : l'auteur a réussi à répondre aux attentes sociales exprimées envers lui, il lui faut juste ramasser les arguments, les événements qui le prouvent. C'est pour cela que le regard d'un étranger est nécessairement présent au niveau du récit, même sans la perspective d'une publication possible.

Occurrences de la problématique du statut. Le texte rend visible qu'une dualité des statuts pasteur-poète n'existe pas pour Gyöngyössi. Donc, les questions que je me pose à ce propos, se trouvent fondées dans un regard qui voit une difficulté dans la réconciliation de plusieurs facteurs identitaires. Il s'agit donc d'un problème qui s'enracine dans le métadiscours de l'analyse et non dans la nature de la source. En adoptant ces prémisses, je prends comme point de départ la relative rareté de l'activité poétique de Gyöngyössi dans le texte de l'autobiographie. Dans ce texte de 114 pages il y a seulement deux passages qui font référence à cette pratique d'écriture. Dans le premier fragment (p. 9) on a la mention des poésies écrites dans l'endroit même où leur réception se passe, ils assurent une reconnaissance de même nature que les autres possibilités d'action intellectuelle. Mais dans le deuxième (p. 110) l'histoire des poésies commence à échapper à leur auteur, l'édition se passe ailleurs, les lecteurs sont des figures inconnues ou connues seulement par leur nom. La référence aux poésies revient dans les listes de la fin du volume et dans ce dernier cas, elle est intégrée à un discours sur la valeur financière semblable à celui qui concerne les oraisons funèbres.

Action, activité, statut dans la continuité du texte. Il convient également à retravailler le texte autobiographique de Gyöngyössi en suivant le chemin que sa linéarité impose. Après une réflexion sur les problèmes discursifs du texte, je me demanderai comment cette écriture tributaire d'une rhétoricité du rendre compte réussit

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

à produire des effets de réel. Jusqu'ici j'ai essayé de prouver que l'auteur transforme sa vie en fait scripturaire selon la logique d'une plus grande reconnaissance sociale. À partir de ce moment, ma démarche vise à analyser quelles sont les formes d'action, d'activité que ces transformations impliquent, comment changent les rôles de l'agent et leur insertion dans le social dans la linéarité du texte.

Le début du texte fixe fortement l'auteur dans la tradition professionnelle de pasteur par la reconstitution des généalogies. Mais en même temps, l'invocation de la figure paternelle implique l'apparition d'un autre composant du statut : ce père était un pasteur qui pratiquait l'écriture poétique sous la forme, par exemple, d'une épitaphe composée pour lui-même. Gyöngyössi s'autorise un jugement stylistique concernant l'écriture du père : « c'est un style littéraire merveilleux, du verbe et de la littérature » (p. 3). La phrase, aujourd'hui fragmentaire, garde les traces de l'étonnement du fils devant la poésie paternelle parfaite, mais pour le fils ce n'est pas la combinaison des attributs de pasteur et de poète qui est inhabituelle, mais le fait que la maladie du père n'ait eu aucune influence sur son écriture. La généalogie retrace les lignes de filiation en soulignant le manque des descendants masculins susceptibles de perpétuer le nom de famille et la fierté qu'il ressentie à l'égard des deux frères, étudiants à Debrecen. Le texte fixe donc les quatre grandes composantes majeures du récit de vie : la tradition ecclésiastique, la pratique de la poésie, le succès au collège et la nécessité de fonder une grande famille. L'autobiographie peut être lue comme accomplissement de ces aspects. Le récit continue avec l'histoire de l'enfance passée à côté de la grand-mère et celle des années de collège. Gyöngyössi mentionne deux catégories de gens envers lesquels il se sent endetté : ses professeurs, qui l'ont initié au savoir, et ses bienfaiteurs, qui l'ont soutenu soit financièrement, soit moralement. La première référence à ses inclinations poétiques est cette demie-phrase : « en poétique, pour laquelle j'avais une inclination dès ma toute première enfance » (p. 7). L'essai de la fonction de professeur lui donne une nouvelle expérience qui le prépare à la charge de pasteur : celle de l'exercice raisonné de la mémoire. C'est la mention de cette pratique qui introduit le plus explicitement le sentiment de fierté de Gyöngyössi envers ses talents poétiques. Le travail de versification se lie très fortement au métier d'enseignant. La conscience des capacités dépassant les limites requises au collège s'accentue au moment du départ : le savoir acquis au séminaire théologique commence à être ennuyeux. Jusqu'à ce moment de la narration, l'autodéfinition par l'activité intellectuelle était presque sans faille et son utilité se manifestait en termes financiers. À partir de ce moment, les pratiques imposées par le cursus de l'enseignement, l'écriture, la lecture sont concurrencées par d'autres : le voyage, les visites des connaissances, des villes et des monuments historiques, l'organisation des séjours et du déplacement. C'est à partir de ce moment que la nécessité d'écrire la vie s'impose : l'écriture cesse d'être une activité allant de soi. Le texte n'élabore pas son certificat de naissance, le moment du commencement coïncide avec le moment du début du voyage plutôt à cause d'une différence saisie dans le rapport à la temporalité. L'acte d'écriture se conçoit selon la rhétorique du « tout recopier » (p. 18), comme s'il s'agissait de tout transformer en écrit sans pour autant que s'impose la nécessité d'impliquer l'activité d'écriture elle-même dans le récit. L'écriture en tant que forme d'activité non seulement est exclue du programme quotidien, mais même dans le cas de son insertion consciente, elle démontre son insuffisance : « Ce qu'on peut y voir, c'est impossible et inutile à décrire » (p. 17). Avec la modification du

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

rôle de l'écrit, les rapports de force des événements se transforment, l'écriture fait un autre tri entre important et insignifiant: les repas, le sommeil commencent à avoir une importance très grande. Au moment où l'écriture passe de nouveau à l'ordre de jour, le récit se rétrécit, la narration des faits devient de nouveau synthétique et orientée vers la logique du résultat final. À partir du moment de l'arrivée à Leyde, l'écriture ne reprendra jamais la même extension et la même conformité à la structure du vécu que pendant l'épisode du voyage. Le retour renvoie plutôt au récit de l'aller, la réitération étant un argument favorable pour un discours illégitime, donc abandonné. L'autre événement symbolique marquant le retour, est l'abandon des livres à cause de la quantité des bagages.

Le court récit de l'année avant la stabilisation à Újtorda n'apporte rien de nouveau au niveau du régime discursif : la narration, la polarisation des gens envers l'acteur, la condensation des événements restent les mêmes, sauf que de nouvelles activités commencent à apparaître et à concurrencer les activités estudiantines : le récit marque toujours le caractère inaugural des événements : Gyöngyössi baptise pour la première fois en 1771 et la même année, il prêche également pour la première fois à un enterrement. Le statut de pasteur est prêt à se mettre en place et à dominer l'étendue du vécu. Mais il y a encore un facteur qui ajourne ce déclenchement : c'est Gyöngyössi, client des nobles, qui retarde la stabilisation d'un Gyöngyössi pasteur. Il accepte la proposition de son patron Elek Kendeffi de s'engager à Alsórákos. Cette charge pastorale lui offrirait la possibilité d'être attaché à une cour nobiliaire, notamment celle d'un parent de son patron. Comme l'investissement dans la charge est retardé à cause de l'hiver, Gyöngyössi passe les fêtes avec la famille Kendeffi. Dans cette année de passage, l'oscillation entre les groupes, les endroits et les activités est caractéristique. Pour l'histoire sociale des ecclésiastiques réformés au XVIII^{e} siècle, l'hésitation est significative : au moment où ce sont les fidèles et la paroisse qui assurent le salaire des pasteurs, même si la relation entre paroisse et pasteur peut être réglé par le Consistoire Central, le choix entre devenir un pasteur de cour ou devenir un pasteur de ville implique des modalités différentes d'autonomie et de dépendance. Le passage par Újtorda offre à Gyöngyössi la possibilité de sortir des relations de clientèle que le poste de Alsórákos lui imposerait et de choisir la dépendance d'une communauté réglée par le pouvoir administratif ecclésiastique. Même si cette décision ne marquait pas une rupture définitive avec le clientélisme et les activités intellectuelles en rapport avec les nécessités représentationnelles des cours nobiliaires transylvaines, elle impliquait le passage d'un rôle permanent de client à un autre occasionnel. Avec la stabilisation à Torda, le conte Kendeffi disparaît du récit sans aucune raison mentionnée.

L'année 1772 marque une fixation définitive dans la charge de pasteur, Gyöngyössi passant deux ans comme vicaire du vieux pasteur, Márton Zágoni. Les activités paroissiales semblent l'absorber, c'est la première fois qu'il se plaint de la difficulté de son travail : il mentionne plusieurs fois qu'il était le seul à mener à bien toutes les affaires de l'église et de la paroisse à cause de l'état dans lequel se trouvait l'ancien pasteur. Le statut de vicaire implique une certaine précarité sociale que Gyöngyössi supporte mal. Mais deux autres occasions d'occuper une charge semblable de pasteur de ville se présentent pour lui au cours des années 1773 et 1774, l'une par le biais des relations de parenté, l'autre par celui de professeurs. Il refuse très consciemment la première offre, mais la deuxième, présentant un salaire plus

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

considérable, le tente. C'est cette occasion qui se transforme pour lui en moyen de solidifier son statut à Újtorda[15].

Le changement de statut rend actuelle l'autre nécessité codifiée dans la présentation de la généalogie : fonder une famille. Gyöngyössi agit avec le même acharnement que dans le cas de l'obtention du statut de pasteur : après plusieurs choix, il épouse dans des conditions à ses yeux redoutables, une femme qui lui assure le bonheur familial. L'histoire du mariage présente sur deux points des actes qui ne sont pas en conformité avec la cérémonie de mariage des pasteurs. La gêne du discours s'explique par une jonglerie entre le statut de client des nobles et le statut de pasteur : « je n'avais pas envie de faire le mariage le dimanche étant contre le canon de l'église de faire un mariage de la nuit de samedi vers dimanche, mais n'ayant pu modifier la date du jour de Saint Michel proposée par la cour, je me suis appliqué à ce que je n'ai pas voulu faire » (p. 99).

Les difficultés impliquées par le statut de pasteur de ville, deviennent visibles à deux reprises : au moment de l'entrée dans la charge définitive de pasteur de Újtorda et plus tard, au moment où il est tenté par une offre venue de Marosvásárhely. Dans les deux cas, c'est l'expérience de la malveillance qui se répète. Dans ces fragments, le statut de pasteur ordonne complètement la signification des événements, justement à cause du fait qu'il est mis en danger. La référence aux activités intellectuelles manque complètement dans ces pages, Gyöngyössi mentionne seulement une oraison prononcée au synode général organisé à Újtorda en 1776 dont on envisage la publication. C'est la première référence qu'il fait au plaisir ressenti à la pratique de l'art oratoire.

La séquence suivante comporte un récit structuré en plusieurs couches : son statut de pasteur se stabilisant de nouveau, l'écriture relate l'accroissement de la famille, l'histoire d'une oraison contenant des vers, les activités d'agriculteur et la stabilisation matérielle, la satisfaction matrimoniale, la parution de ses poésies et les réactions qu'elles ont provoquées. Le récit se prolonge à la page 111 par une nouvelle naissance et un nouveau cycle de travaux agricoles. Dans ces pages prend naissance le mythe d'une vie parfaitement équilibrée. Le rythme de l'histoire se règle sur la nécessité de la synthèse, plusieurs événements coexistent sur la même page : les activités littéraires, la rédaction des sermons sont de nouveau mentionnées. Les activités de Gyöngyössi se multiplient parce que les différents aspects de son statut peuvent se cultiver en même temps. Parallèlement de nouveaux noms apparaissent dans la liste des proches, cette fois-ci ceux des grands notables de la ville. Gyöngyössi mentionne la parution et la réception de ses poèmes entre autres, dans un passage d'une page. Le fragment est introduit par la conjonction « mais » qui marque la relation entre ces phrases : « Les années passèrent d'une heureuse vie chrétienne à côté de ma femme. Je trouvais chaque jour de satisfaction dans son bel esprit et sa grâce » (p. 110). Intégrée entre deux naissances, la « carrière » littéraire trouble la tranquillité de la maison paroissiale. C'est le bruit d'une extériorité qui se ressent à Újtorda. Il s'agit d'un événement qui doit être raconté, mais dont le résultat ne peut marquer cette histoire des succès. Gyöngyössi

[15] Le vicaire de Gyöngyössi tente la même stratégie au moment de la mort de ce dernier en 1818, mais les fidèles réagissent violemment. Sur cette affaire, voir Archives de l'évêché de Aiud, Armoire 1/5, l'ensemble des actes concernant Újtorda. Les lettres étant rangées en ordre chronologique plus ou moins soigneusement, mais sans côtes, ni numérotation, une description plus exacte m'est impossible.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

l'expose donc en nuançant son développement dans le temps, avec les changements de tonalité de la réception de ses œuvres. Il l'introduit et le conclut avec des échos positifs. « À l'époque mes vers étaient admirés dans les deux patries hongroises, au-delà même de leurs mérites ; en ce temps-là on ne manifestait aucune méfiance à l'égard des léonins et de la cadence, mais j'ai été attaqué plus tard par un groupe de jeunes savants et cette attaque se poursuit jusqu'à présent » (p. 110). Quelques lignes plus loin : « Mais il y en avait plusieurs qui ont aimé mes vers et qui m'ont envoyé des lettres. Alors j'ai continué à écrire sous cette forme pour diverses occasions » (p. 111). L'écriture des poèmes se trouve prise dans le contexte de leur réception initiale après cette courte évocation d'une lecture professionnelle hostile.

Les dernières pages du texte portent sur une maladie de Gyöngyössi qui lui a rendu difficile l'exercice des charges de pasteur. Le texte est très proche de renverser les rapports de force signalés dans le passage concernant le conflit avec un ennemi acharné. L'état de santé précaire du pasteur fait en effet se retourner contre lui plusieurs personnes : « Mais en janvier 1787, j'avais guéri et je me suis même remis sur pied ; mais dans cette période certains de mes fidèles, quelques agriculteurs m'ont reproché de ne pas avoir prêché à l'enterrement de leurs morts » (p. 111-112). Cette phrase tire profit légitimateur de la rhétorique du complot et du petit groupe se trouvant face aux nombreux malveillants. La tentation de répondre aux attentes des fidèles aggrave la maladie. Dans ce questionnement sur les activités descriptives d'un statut, la maladie a l'importance d'indiquer les préférences de Gyöngyössi : les activités assignées à sa fonction de pasteur se multiplient dans ce moment de la perte possible. Dans la phrase relative à ce moment se réunissent plusieurs aspects de l'activité du pasteur : enseignant et prêcheur, orateur et samaritain, il n'y a presque pas d'événement dans cette microsociété où on peut se passer de lui. Pendant la période de la convalescence le pasteur occupe derechef la place centrale dans le récit, par la reprise de ses activités et la mention de l'aide divine. Le texte touche au pathétique : « J'avais l'impression que j'étais au commencement de mon chemin de pasteur et qu'un nouveau monde s'ouvrait devant moi » (p. 113). La satisfaction est plutôt liée à l'exercice de l'art oratoire qu'à un discours sur la spiritualité. Mais les ennuis matériels reviennent et c'est sur ce sujet que le texte s'interrompt. Cette affaire liée à la modification du régime de l'attribution du salaire est largement documentée dans les archives ecclésiastiques[16]. Cette fois le texte de l'autobiographie ne contribue plus au remaniement de l'affaire. On se trouve renvoyé au silence d'un simple 'mais'.

État des questions

La première partie de cet article postulait, du point de vue d'une problématique identitaire, un grand écart entre le discours de l'histoire littéraire sur János Gyöngyössi et le discours autobiographique de celui-ci. J'ai tenté de rendre compte de cette distance. L'étude de cette question est d'autant plus délicate qu'à la construction

[16] Les Archives Centrales de l'Eglise réformée gardent les lettres de Gyöngyössi adressées au consistoire central sur cette question (1789/278 ; 1790/145 ; 1790/148 ; 1791/20). Dans les archives de Aiud dans les cahiers contenants les procès-verbaux des visitations il y a le document de la délibération, Armoire ¼, cahier des visitations de l'année 1790.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

historiographique de la figure du poète je n'ai pas voulu opposer une construction d'un autre genre : celle de l'agent auquel le discours historique redonne sa propre voix. Mon dilemme peut donc se formuler ainsi : comment démontrer – à l'échelle de ce cas – l'inexactitude des catégories de l'histoire littéraire, sans utiliser pour autant l'argument d'une construction identitaire de nature existentielle ?

Au départ j'ai postulé une distance terminologique entre statut et identité. Le terme de « statut » renvoie à ce qu'on désigne par la notion de « catégorie socioprofessionnelle », c'est-à-dire le composant identitaire qui assure à l'agent la stabilité sociale. Le terme « identité » est certes plus équivoque, il renvoie à la pluralité des rôles sociaux que Gyöngyössi remplissait. Le discours de l'histoire littéraire traitait en statut un des rôles sociaux de l'agent, celui de poète, oubliant de le rattacher au statut de pasteur. La dualité de ces deux termes était brisée par un troisième : le concept d'activité. D'autant plus qu'une des justifications possibles de la construction de la figure canonique de Gyöngyössi a été son activité poétique conçue comme travail d'écriture des poèmes. Pour chasser le problème méthodologique posé plus haut, j'ai employé la notion d'activité dans son rapport difficile à celle d'identité, de manière à obtenir une grille d'analyse plus stable qu'une identité construite en termes de solidarité avec le discours de l'agent. En guise de conclusion je récapitule maintenant les stratégies adoptées pour parler de la diversité des activités de Gyöngyössi et de leur signification identitaire ; j'indique également les résultats éventuels de celles-ci.

L'élaboration de l'autobiographie en tant que source historiographique s'organisait autour de deux questions majeures : quelles sont les particularités du discours autobiographique de Gyöngyössi du point de vue de la pratique de l'écriture ?; comment peut-on arriver à des réponses valides à la problématique statutaire en tenant compte de ces particularités ? Pour répondre à ces questions, j'identifie quatre facteurs qui lient entre eux statut, identité et forme d'activité : a. la fréquence et le caractère des mentions de diverses formes d'activité ; b. l'insertion des formes d'activité intellectuelle au sein d'autres formes d'action ; c. les modèles et les genres scripturaires pratiqués et leur généalogie ; d. les préférences manifestées pour certaines relations sociales et leur caractère (dont l'analyse ne sera pas présentée dans ces lignes).

En ce qui concerne le premier facteur, *la fréquence et le caractère des mentions de diverses formes d'activité*, l'étude du texte démontrait que les formes d'activité le plus souvent mentionnées sont liées à l'identité socioprofessionnelle de Gyöngyössi, c'est-à-dire à son statut de pasteur (les études, l'avancement dans le cursus universitaire, la pratique du prêche, les visites des fidèles, l'enseignement des jeunes, autant d'actes visant le changement de salaire, d'emploi etc.). Les événements liés à la vie familiale du pasteur, comme mari et comme père ont une grande importance, même si dans ce cas les fragments parlent plutôt des attitudes et des sentiments que des activités dans le sens restreint du terme. Le récit de voyage mentionne des activités quotidiennes, le rythme du récit y est alors le plus soutenu. Tout cet ensemble d'actions se caractérise par une étroite affinité avec l'argent. La liaison que le texte établit entre action, lieu, temps et rôle social doit être toujours rapportée à cet universel du récit. C'est à cause de ce trait que j'ai caractérisé l'autobiographie comme comptabilité du vécu.

Quelle place réserve le récit aux *formes d'activité intellectuelle parmi les autres formes d'action* ? Dans cette catégorie entrent les activités liées au statut de pasteur mentionnées plus haut et l'écriture des poésies, la correspondance avec les milieux

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

lettrés. Evidemment on ne peut pas nier le caractère primordial de ces actions au sein du récit, d'autant plus que les deux listes de la fin du volume démontrent l'importance financière que les poèmes et les oraisons funèbres avaient pour Gyöngyössi. Mais il y a une grande asymétrie entre l'importance accordée aux activités pastorales et les soi-disant activités de poète, ou plutôt cette asymétrie s'explique en tant qu'absorption de l'écriture des poèmes dans la catégorie des tâches du pasteur. Dans le cas où l'écriture des vers est mentionnée en tant qu'activité destinée au monde littéraire (la page 111), le récit se limite à indiquer un succès récusé par certains, la réhabilitation par d'autres, sans donner de détails. En même temps, ce silence ne pourrait-il pas être porteur de sens ? Ce seraient les attaques qui conduiraient l'auteur à taire une éventuelle grande ambition de poète. Cette hypothèse peut être écartée par l'analyse de la tradition scripturaire dans laquelle les poèmes cherchent à s'inscrire.

Les modèles et les genres scripturaires pratiqués dans et par l'autobiographie peuvent également être rattachés aux tâches du pasteur. Gyöngyössi change considérablement le genre de l'*album amicorum* qui sert de cadre à l'écriture. Ce type de texte qui relevait de la tradition de la pérégrination pratiquée dans l'univers estudiantin transylvain y est combiné avec le récit synthétisant que le pasteur adoptait dans ses rapports d'activité ecclésiastique rédigés à la fin de l'année. Le modèle de ce deuxième type de texte influence également la forme de légitimation de l'écriture. Après un premier régime discursif qui puisait son énergie dans l'originalité du parcours, la seconde partie du texte commencée avec le retour de Leyde naît de la préoccupation continue de noter les événements majeurs survenus. De ce point de vue aussi, l'autobiographie ne devient pas une pratique d'écriture poétique, elle prend sens plutôt quand on la rattache au statut de pasteur et à son inscription dans les structures locales.

La catégorie d'*activité* comme manifestation du statut social dans l'écriture et comme source des effets de réel du texte me semble opératoire dans cette problématique qui combine les ressources méthodologiques de l'histoire culturelle et de l'histoire sociale.

Bibliographie

Csanádi, Imre, *A magyar valóság versei (Les poésies de la réalité hongroise) 1475-1945*, Budapest, Magvető, 1966.

Dávidházi, Péter, *Egy nemzeti tudomány születése: Toldy Ferenc és a magyar irodalomtörténet (Naissance d'une science nationale : Ferenc Toldy et l'histoire littéraire hongroise)*, Budapest, Universitas, Akadémiai Kiadó, 2004.

Genette, Gérard, *Figures III. Discours du récit. 2. Durée*, Paris, Seuil, 1972.

Jankovics, József et alii, *Peregrinuslevelek 1711-1750. Külföldön tanuló diákok levelei Teleki Sándornak (Lettres des pérégrines 1711-1750. Lettres des étudiants à l'étranger adressées à Sándor Teleki)*, Szeged, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 6., 1980.

Jouhaud, Christian, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, Essais NRF, 2000.

Jouhaud, Christian, *Mazarinades : la fronde des mots*, Paris, Aubier, Coll. historique, 1985.

Orbán, Balázs, *Torda város és környéke (La Ville de Torda et ses alentours)*, Pest, Pesti Könyvnyomda, 1889.

Rass, Károly, *Gyöngyössi János önéletírása* (*L'autobiographie de János Gyöngyössi*), Erdélyi Múzeum, 1938, p. 281-290.

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)

Schapira, Nicolas, *Un professionnel des lettres au 17e siècle. Valentin Conrart : une histoire sociale*, Paris, Champ Vallon, Epoques, 2003.
Toldy, Ferenc, *A magyar költészet története: Az ősidőktől Kisfaludy Sándorig (L'histoire de la poésie hongroise : Depuis les temps archaïques jusqu'à nos jours)*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1987 [1867].
Weöres, Sándor, *Három veréb hat szemmel I-II (Trois moineaux à six yeux I-II)*, Budapest, Magvető Kiadó, 1982.

Writing and other Cultural Practices of a Hungarian Poet-Priest of the 18th Century

In my paper I'm analyzing the autobiographical text of a Transylvanian poet-priest of the 18th century, János Gyöngyössi (1741–1818). I'm applying three different contextualizations on the manuscript. The first is a generic one being represented by the autobiographical tradition of the European culture of the 18th century. This is the period when due to Rousseau's *Confessions* the autobiography will be connected inseparably to the history of the subject and to his esthetical representation. The late history of the genre produces that other types of autobiographical texts will have a marginal position in the study of the first person texts. The other question is inspired by the social history. How can a priest be a poet as well? What is the historical protagonist's interpretation on this double social condition? The third perspective is given by the context of writing practices of the intimate sphere (omniarium, diarium, Family Books, road journal, economic diary, peregrination diary). In this case I want to find out how could Gyöngyössi's text produce reality effects.

The text can be a philological curiosity as well, because after being partially published in 1938, these days it was considered a lost manuscript.

Universitatea Eötvös Lorand, Budapesta
Ungaria

BDD-A824 © 2007 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:57:29 UTC)